

Faut-il renommer le féminisme ?

Autor(en): **Monnet, Vincent / Bachmann, Laurence**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[91] (2003)**

Heft 1477

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282629>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Faut-il renommer le féminisme?

Le terme «féminisme» porte-t-il préjudice à la cause qu'il entend défendre? Serait-il dans l'intérêt de la lutte pour des rapports sociaux de sexes plus justes de porter une autre appellation? Ou au contraire, faut-il revendiquer et valoriser ce terme pour combattre les préjugés et la connotation négative qui lui sont associés? Faudrait-il un terme plus «neutre» qui fasse moins peur, susceptible d'attirer plus de sympathie, ou se réclamer du féminisme implique-t-il justement la capacité d'en assumer l'étiquette malgré les efforts effectués pour le salir et le discréditer? Pour en débattre, deux féministes, deux opinions.

Pour

« Une marque de fabrique un peu écornée qui, dans ce monde si sensible aux logos branchés, suscite moins l'attrance que la peur. »



DF

Vincent Monnet, journaliste

Les mots ne valent que par l'usage qui en est fait. Sans que personne ne sache vraiment ni pourquoi ni comment, certains s'imposent dans le paysage d'une époque pendant que d'autres s'éteignent. Or il semble que le terme «féminisme» - comme la plupart de ses cousins en «-isme» - ait plutôt mal fini le siècle qui l'avait vu naître et prospérer. Dans l'imaginaire collectif, il n'évoque plus tant l'héritage honorable des suffragettes que les membres d'une petite chapelle repliée sur elle-même et irrémédiablement accrochée à des luttes d'avant-hier.

Que cette image soit à mille lieues de la réalité, qu'elle ignore l'importance des acquis comme l'ampleur des luttes qui restent à mener ne fait pas le moindre doute. Mais le fait est qu'au sein de la génération de trentenaires qui est la mienne, soit en gros les enfants des années 70, toute référence au féminisme se fait désormais du bout des lèvres. Comme s'il s'agissait d'un vilain mot. Il y a ceux que la chose amuse, ceux qu'elle énerve et ceux qui s'en moquent éperdument, puisque les femmes peuvent désormais avorter, divorcer et travailler comme bon leur semble. Résultat: plus grand monde qui veuille bien tenter de dépasser ses *a priori*, histoire de vérifier de quoi il retourne effectivement. Un désintérêt d'autant plus regrettable que, sur le fond, entre cette génération désenchantée et les féministes telles qu'elles se revendiquent aujourd'hui, le fossé n'est sans doute pas si grand qu'il n'y paraît. Seulement voilà, il y a l'étiquette. Une marque de fabrique un peu écornée qui, dans ce monde si sensible aux logos branchés, suscite moins l'attrance que la peur. Et la peur, comme chacun sait, est mauvaise conseillère. •

Contre

« Un nouveau terme serait à son tour discrédité, car c'est le fondement même du féminisme qui dérange; il remet en question la domination masculine. »



DF

Laurence Bachmann, sociologue

Le terme «féministe» est stigmatisé; on pense à l'image de la femme à barbe, hystérique, lesbienne et «mal baisée». L'enjeu de cette stigmatisation consiste à montrer que la lutte pour l'égalité entre les sexes est marginale et illégitime. Un nouveau terme serait à son tour discrédité, car c'est le fondement même du féminisme qui dérange; il remet en question la domination masculine.

En ce qui concerne l'image stigmatisée de la féministe (lesbienne, poilue et hystérique), rappelons qu'en effet, le féminisme dénonce notamment l'hétéronormativité, la contrainte à l'esthétisme (qui passe par la chasse aux poils...) et la répression de la colère et du désaccord. En prenant au sérieux le discrédit accordé au terme «féministe», c'est-à-dire en ayant peur de l'homosexualité, de la non-«féminité», de la non-gentillesse, etc., on reproduit les rapports de domination. De plus, «féminisme» renvoie à «femmes»; aux rapports de pouvoir entre les sexes. Un terme comme «égalitarisme» n'est pas spécifique à cette problématique et évince l'idée d'asymétrie sociale entre les sexes. C'est un mot lisse, peu subversif et qui évacue l'idée de discrimination sexo-spécifique.

Garder le terme «féminisme», c'est aussi s'inscrire dans l'histoire du féminisme et rendre hommage à la longue lutte des femmes pour l'égalité. J'ajouterais enfin que la peur du terme s'estompe souvent avec le temps. Prendre conscience des discriminations envers les femmes, comprendre qu'il s'agit d'un problème social, réaliser que le féminisme peut se défendre avec des arguments fondés et rationnels sont autant d'étapes nous permettant de nous définir avec fierté en tant que féministes. •